

LA POLKA EN PROVINCE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

A. DECOMBEROUSSE ET J. CORDIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
du Vaudeville, le 6 avril 1844.



A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,

46, RUE DES PIERRES.

—
1844

PERSONNAGES.

BALANDIN, greffier du tribunal.
GUICHONET, son beau-frère, ancien maître d'études.
STANISLAS, étudiant en médecine, fils de Balandin.
GODINARD, ami de Stanislas.
HYPOLITE, fille de Guichonet.
CLAUDINE, servante chez Balandin.

ACTEURS.

MM. LECLÈRE.
ADOLPHE.
FÉLIX.
BALAND.
Mesd. DOCHE.
VICTORINE.

La scène se passe à Château-Chinon.

LA POLKA EN PROVINCE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon, table à gauche ; portes latérales et au fond.

SCENE I.

BALANDIN, CLAUDINE.

BALANDIN, *qui entre avec Claudine, laquelle porte des livres, une mappemonde, un buste, etc., lui indiquant un cabinet à droite du spectateur.*

Vois-tu, Claudine, ce sera ici son cabinet de travail et de consultations... Tu vas y porter ces livres de science, ce buste de plâtre, et l'univers entier qui est cette mappemonde.

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu, not' maître, retenez-le, l'univers, je le sens qui tombe.

BALANDIN.

Pose-le sur cette table, et respire.

CLAUDINE.

Ouf! c'est que c'était lourd... (*Elle a posé le tout sur la table; puis indiquant le buste.*) Qué que ça peut donc être que c'te figure?

BALANDIN.

Tu ne la reconnais pas? ça me surprend; toi qui as de l'intelligence.

CLAUDINE.

Attendez voir... c'est le portrait à défunt madame Balandin, vot' épouse.

BALANDIN.

Du tout. C'est Hippocrate, le célèbre Hippocrate, celui qui a inventé les sangsues.

CLAUDINE, *avec un geste d'horreur.*

Hein!... je ne m'étonne plus s'il est si laid!

BALANDIN.

Et il va faire le principal ornement du cabinet de mon Stanislas, de mon cher Stanislas. (*Avec un soupir de joie.*) Ah ! Claudine !

CLAUDINE.

Quoi donc encore, not' maître ?

BALANDIN.

Je te disais : Ah ! Claudine ! ah ! le grand jour, le beau jour ! un père qui attend son fils ! comprends-tu ça, Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, monsieur, quoique ça ne me soie pas encore arrivé.

BALANDIN.

Et quel fils ! un fils reçu médecin par la Faculté de Médecine de Paris ! un fils qui a obtenu les plus beaux succès dans les inflammations de poitrine, et qui a pâli quatre ans sur la fièvre tierce.

CLAUDINE, *avec sensibilité.*

Ah ! pauvre jeune homme !

BALANDIN.

J'aurais mieux aimé qu'il me succédât tout bonnement dans ma charge de greffier au tribunal de Château-Chinon ; mais la vocation des enfans, Claudine, oh ! la vocation ! rien n'est plus respectable.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Je blâme fort le père qui s'oppose
A ces penchans que tout fils porte en soi.
Chacun de nous est fait pour quelque chose,
Mais l'embarras est de savoir pourquoi.
Je cherchais donc, mais, toi, tu le devines,
Pourquoi mon fils était né, quand j'appris
Que c'était pour donner des médecines
Et dépenser mon argent à Paris.

Dès ce moment-là je ne résistai plus à sa vocation ; elle était trop forte.

CLAUDINE.

A propos de Paris, not' mattre ! combien donc déjà qu'il y a de temps que vot' fils n'en est pas revenu, de Paris ?

BALANDIN.

Quatre ans... depuis qu'il est parti. Il est si laborieux ! Quatre ans qu'il n'est venu me presser dans ses bras, de peur de perdre son temps pendant les vacances. C'est joli, ça !

CLAUDINE.

Mais, pourquoi donc qu'il arrivé avant les vacances ?

BALANDIN.

Parce que sans doute ses études sont finies et qu'il a reçu le bonnet de docteur. Car il revient avec le bonnet. Il a le bonnet.

CLAUDINE.

Il a un bonnet ! Ah ! bien, il sera farce.

BALANDIN.

Au contraire ! un médecin ! Et puis, dis donc, sa cousine Hyppolite qui justement se porte mal ! comme ça se trouve bien ! il va la guérir tout de suite de son affection... pour faire connaissance... car ils ne se connaissent pas encore, et tu vas le comprendre, toi qui as de l'intelligence. Mon beau-frère Guichonet, le père de ma nièce Hyppolite, est resté, toute sa vie, à Moulins : Moulins en Bourbonnais, où il exerçait, en dernier lieu, les fonctions de mattre d'études au collège... un goût qu'il avait comme ça... vu qu'il est riche, très-riche de patrimoine, et qu'il ne s'était fait mattre d'études que pour son plaisir... mais les élèves le tourmentaient tant, ils lui jetaient si souvent à la tête leurs dictionnaires et même leur encre... avec l'encrier, que le malheureux s'est retiré de l'éducation au mois de janvier, pour ses étrennes... Et que bientôt se sentant emporté par la passion des voyages, il est

8 LA POLKA EN PROVINCE.

venu avec sa fille passer chez moi, une huitaine, il y a dix jours... de sorte qu'il serait reparti dès avant-hier sans avoir jamais vu Stanislas, si je ne lui avais pas dit que j'attends... mais voyons, voyons, Claudine, je m'amuse là à bavarder avec toi, tandis que j'ai un tas de choses à faire.

CLAUDINE.

Et quoi donc, not' maître ?

BALANDIN.

Je n'en sais rien, mais il est impossible que je n'aie pas énormément de choses à faire le jour où j'attends mon fils le docteur. Avec ça que l'huissier Girardot, qui est sourd, et plus de 34 autres malades que j'ai prévenus de son arrivée, doivent venir ce soir, le consulter... (*On entend sonner.*) Ah ! ah ! mon Dieu ! quelqu'un ! les jambes me manquent de sensibilité... Si c'était lui, Claudine !

CLAUDINE, *qui a ouvert la porte.*

Non... c'est votre simple beau-frère avec sa demoiselle.

SCENE II.

LES MÊMES, GUICHONET, HYPOLITE.

Pendant cette scène, Claudine sort et rentre à plusieurs reprises, venant chercher et emportant dans le cabinet à droite, la mappemonde, les livres et le buste d'Hippocrate, etc.

GUICHONET, à Balandin.

Eh bien ?

CLAUDINE.

Bonjour, mamzelle Polite.

GUICHONET, *de même.*

Eh bien ?

BALANDIN.

Eh bien ! quoi ?

GUICHONET.

Est-il arrivé ?

BALANDIN, *avec une exaltation joyeuse.*

Pas encore, mon ami, pas encore; mais il ne saurait tarder. Il doit être à ma montre... midi!... déjà midi!... et c'est à une heure... — Allons, Claudine, allons, tu vois, nous allons être en retard. Dépêche-toi de décorer son cabinet... Ah ! par exemple ! toi qui as de l'intelligence, tu portes ce buste la tête en bas, à présent !

CLAUDINE.

Dam ! écoutez donc ! un homme qui a inventé les sangsues, j'ai peur qu'il me morde... (*A Hyppolite.*) Venez-vous, mamzelle ?

HYPPOLITE, *distracte.*

Pourquoi faire ?

BALANDIN.

Pour voir le cabinet de consultation de ton cousin.

HYPPOLITE.

Ça m'est bien égal...

Elle va s'asseoir.

GUICHONET.

« Ça m'est bien égal, » quelle réponse déchirante ! C'est pourtant comme cela. Tous les jours, depuis que je lui ai proposé pour mon gendre un homme superbe... un peu sec; mais vert !

HYPPOLITE.

Vert !... Il est gris.

GUICHONET.

Ah ! bah ! le soir tous les maris sont... D'ailleurs, c'est un homme grave et tranquille.

BALANDIN.

Ah ! tu désires pour elle un mari tranquille et grave ?

HYPPOLITE.

Pas moi...

GUICHONET.

Quand on a été dix ans maître d'études ..

BALANDIN.

Eh bien ! laisse venir mon fils le docteur !... Mais, d'abord, d'où souffre-t-elle ?

GUICHONET.

Est-ce qu'elle le sait ?... j'ai beau lui procurer une foule de plaisirs... Encore hier au bal...

HYPPOLITE.

Ah ! un joli bal ! où on ne dansait que la contredanse, la valse et le galop.

GUICHONET.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il te faut donc de plus ?

HYPPOLITE, *se levant.*De plus... vous ne pouvez pas savoir, mon père... (*A part.*) Et penser qu'il n'y avait personne qui pût... même me dire ce que c'est que cette danse de Paris dont tout le monde parle comme d'une chose si merveilleuse!... si entraînante!... (*Fredonnant.*) Polka ! Polka !BALANDIN, *la regardant.*

Mais, il me semble qu'elle va chanter ! ce n'est pas mauvais signe.

GUICHONET.

Écoutons !

HYPPOLITE.

AIR nouveau de M. Doche.

Polka ! Polka !
 Nouvelle danse,
 Toi dont la France
 Longtemps manqua,
 De ma souffrance
 Sois l'espérance,
 Polka ! Polka !
 Quel est donc l'être

Le divin maître
 Qui te créa,
 Qui t'inventa ?
 Fais-toi connaître,
 Viens m'apparaître,
 Polka ! Polka !

Mais, ô merveille !
 Quand je m'éveille
 Un diable est là,
 Oui, toujours là,
 A mon oreille,
 Et qui m'éveille,
 Criant : Polka !

(Elle va se rasseoir.)

(Guichonet et Balandin qui l'ont examinée et suivie pendant qu'elle a chanté, s'arrêtent et se regardent.)

GUICHONET.

Comprends-tu ?

BALANDIN.

Rien du tout.

GUICHONET.

Ni moi. Eh bien ! voilà depuis deux jours tout ce qu'on peut en obtenir ; et ce qu'il a de plus pénible, c'est qu'elle chante fort bien. Décidément, cette enfant a quelque chose de surnaturel, et je vais tout de suite au-devant de ton fils pour le consulter...

BALANDIN.

Mais tu ne l'as jamais vu, mon fils !...

GUICHONET.

Avec mon habitude des physionomies...

BALANDIN.

Ah ! pour t'aider à le mieux reconnaître...

GUICHONET.

C'est inutile, je te dis... un médecin qui voyage, qui a une trousse...

BALANDIN.

Sans doute... mais c'est que tu pourrais te tromper

de voiture... deux diligences arrivent de Paris à Château-Chinon le même jour ; la première à une heure, la seconde à deux heures.

GUICHONET.

Eh bien ! c'est par celle d'une heure que ton fils...

BALANDIN.

Oui ; mais, comprends bien !... par suite d'événemens qui se sont déjà vus sur les grandes routes, il serait possible que la première diligence arrivât la seconde ; c'est-à-dire que la diligence d'une heure arrivât à deux heures, et la diligence de deux heures à une heure. Dans ce cas-là, tu te ferais bien expliquer si c'est la diligence de deux heures qui est arrivée à une heure ; parce qu'alors la diligence qui arrive à une heure arriverait à deux heures ; mais cela n'empêcherait toujours pas mon fils d'arriver à une heure.

GUICHONET.

Quel diable d'embrouillamini !

CLAUDINE, *reparaissant.*

V'là le cabinet décoré, not' mattre.

BALANDIN.

Décoré!... Je vais voir ça... Décoré!... ah ! mon fils aussi le sera un jour !

ENSEMBLE.

AIR de la Savonnette impériale.

Pour l'âme paternelle,
Moment plein de douceur !
Oh ! que la vie est belle
Quand un fils est docteur !

HYPPOLITE, à part.

O contrainte cruelle !
Pour moi plus de bonheur,
Mon père en vain appelle
Mon cousin le docteur.

GUICHONET, à part.

Une fille si belle,

Est-ce avoir du malheur !
Et que pourra pour elle
Mon neveu le docteur ?

BALANDIN, à *Guichonet*.
C'est la diligence d'une heure !...
GUICHONET, *impatié*.

Ah ! quelle pendule tu fais !

CLAUDINE, à *part*.
Mamzelle Polite qui pleure !
Son cousin lui caus' des effets.

REPRISE.

BALANDIN *et* GUICHONET.
Pour l'âme paternelle, etc.
Une fille si belle, etc.

HYPPOLITE.
Mon père en vain appelle
Mon cousin le docteur ;
Ah ! que pourra son zèle !...
Pour moi plus de bonheur !

CLAUDINE.
C'te pauvre demoiselle,
La méd'cin' lui fait peur...
Je n'aim'rais pas plus qu'elle
Voir venir un docteur.

(Balandin entre dans le cabinet de son fils, Guichonet sort par le fond ; Hyppolite par la porte à gauche. Claudine reste en scène.)

SCENE III.

CLAUDINE; puis, STANISLAS.

En fait-y, en fait-y ce brave monsieur Balandin, de ces évolutions pour fêter l'événement de son fils ! et un dîner donc ce soir, à la chandelle !... Rien que pour le dessert vingt-un plats, sans compter le sucrier ! C'est égal, je suis vexée que son fils *soit* dans les remèdes. On n'entendra bientôt plus parler ici que de tisanes et de jambes cassées... Ça va être d'un triste !... (On entend chanter derrière le théâtre.) Tiens !... qu'est-ce que c'est donc que ça ?

LA POLKA EN PROVINCE.

STANISLAS, *entrant.*

AIR : *Le retour du Savoyard.*

Le voici, le voilà,
L'asile héréditaire
Où, bon propriétaire,
Je vais vivre en pacha.
Ici plus de loyer,
Plus personne à payer,
Quelle douce existence !
Et pour ma subsistance
J'aurai, grâce à Dieu,
L'air pur de la campagne
Avec du pot au feu
Cuit au vin de campagne.

CLAUDINE, *à elle-même, examinant le costume de Stanislas.*

Ça doit être un marchand de vulnéraire suisse...
(*Haut.*) Pardon, monsieur, pourrait-on savoir?...

STANISLAS, *voulant lui prendre la taille.*

Oh ! charmante Andalouse de la Nièvre ! Eh bien !
jeune Château-Chinoise, est-ce que je te fais peur ?

CLAUDINE, *un peu émue.*

Mais...

STANISLAS.

Ça m'étonnait... Ce n'est pas mon habitude avec le
beau sexe... J'ai même laissé à Paris une danseuse
qui m'était fort attachée...

CLAUDINE.

A Paris ?...

STANISLAS.

Oui, une sylphide de la Porte-Saint-Martin... une
créature qui vivait dans les ballets... Nous nous aimions
comme deux tourtereaux. Pauvre Nini !...

CLAUDINE, *à elle-même.*

Ça ne peut pas être le fils de monsieur...

STANISLAS.

Mais un beau matin, hier soir, il m'a fallu planter là ma tourterelle et fuir devant mes Anglais, autrement dit, mes créanciers. Ah ! Jeanneton, Jeanneton, ne suis jamais devant les Anglais... ça humilierait trop la France.

CLAUDINE.

Ah ! ça, monsieur...

STANISLAS.

En attendant, tiens, débarrasse-moi de ma malle.

Il tire de sa poche un étui de pipe qu'il lui remet.

CLAUDINE.

Vot' malle !...

STANISLAS.

Mes effets sont dedans.

CLAUDINE, qui a ouvert l'étui d'où elle tire une longue pipe.

Mais c'est une pipe qui est dedans !...

STANISLAS.

Eh bien ! va l'allumer.

CLAUDINE.

Vot' malle ? je veux dire vot' pipe ?... (*A elle-même.*)
Ah ! ça, mais c'est donc vous qui êtes ?...

STANISLAS.

Balandin, fils légitime reconnu de...

CLAUDINE.

Ah ! monsieur, si vous m'aviez dit cela tout de suite...
(*Appelant.*) Not' maître ! not' maître !

STANISLAS.

Il est ici, papa !

CLAUDINE.

Mais, oui, monsieur.

STANISLAS.

Je le croyais en voyage... parti pour les îles marquis-
ses. Enfin, ça ne fait rien... au contraire.

CLAUDINE, *près d'entrer dans le cabinet dont elle ouvre la porte.*

Not' maître !... not'... venez donc vite !

BALANDIN, *paraissant.*

Eh bien! quoi ?

CLAUDINE.

Vot' fils qui vous demande !

SCENE IV.

LES MÊMES, BALANDIN.

BALANDIN.

Où est-il ?

STANISLAS.

Me voici, papa.

BALANDIN.

Stanislas !

STANISLAS.

Mon père !...

Ils s'embrassent avec effusion.

BALANDIN, *l'embrassant.*

Ah! cher enfant, j'en pleure !

STANISLAS.

Et moi donc! mais, calmons-nous, papa, ça va se passer. *(Avec une sensibilité affectée et se laissant aller sur Claudine qu'il entoure de ses bras.)* Ah!... Jean-
neton !

CLAUDINE, *riant.*

Eh bien! eh bien! monsieur Stanislas !

BALANDIN.

Eh bien! eh bien! mon fils, tu embrasses...

STANISLAS.

C'est le plaisir de vous voir bien portant.

BALANDIN.

En effet, je me porte assez bien, ainsi que toute la famille. Mais tu sais le malheur qui nous est arrivé ?

STANISLAS, *soupirant.*

Ah !

BALANDIN.

Je te l'ai écrit...

STANISLAS, *de même.*

Ah !

BALANDIN.

Nous avons perdu le cousin Giraud.

STANISLAS.

Tiens, j'ai aussi perdu mon parapluie.

BALANDIN.

Un si brave homme !

STANISLAS.

Vous m'en achèterez un autre... ou une paire de bottes, ça m'est égal... (*A Claudine qui remonte, rajuste et essaie la pipe.*) En attendant, va m'allumer ma tabatière à bouche.

CLAUDINE.

Tout de suite, monsieur.

BALANDIN.

Ta tabatière à bouche ?

STANISLAS.

Elle est même à bouche... de chaleur.

BALANDIN.

Une pipe ? tu fumes ?

STANISLAS.

Aujourd'hui seulement... par habitude.

CLAUDINE, *riant.*

Ah ! ah ! not' maître .. ah ! ah ! il est farce , vot' fils.
Mais, dites donc... (*Désignant la coiffure de Stanislas.*)
C'est-y là ce bonnet avec quoi il devait revenir ?

BALANDIN.

Le bonnet ? non, non... (*A Stanislas.*) Mais, à propos, tu ne l'as pas oublié, ton bonnet, ta toque ?

STANISLAS.

Mon bonnet ? ma toque ?

BALANDIN.

Comment ! est-ce que tu ne l'aurais pas, ton bonnet ?

STANISLAS.

Si... si... papa, dans ma poche... (*Il tire à moitié un bonnet de femme ; le renfonçant vivement.*) Oh ! le bonnet de Nini !

BALANDIN.

Ah ! je savais bien ; mais, je t'en prie, ne le mets pas, ne le mets pas encore.

STANISLAS, à part.

Pas de risque.

BALANDIN.

Attends, car j'en ai un aussi, moi, comme greffier du tribunal, et je cours... Oh ! quelle joie ! quelle ivresse !

AIR : *Vaudeville de madame Favart.*

De plaisir vraiment je suffoque.

STANISLAS.

De plaisir il est suffoqué.

BALANDIN.

Comme toi je porte la toque.

STANISLAS.

Ah ! mon pauvre père est toqué.

BALANDIN.

Ainsi, tous deux nous allons être

Coiffés de même ce matin,

Et la toque que je vais mettre

Va te saluer médecin !

SCÈNE V.

STANISLAS ; puis, GODINARD.

STANISLAS.

Me saluer méd... Ah ! mille, mille, mille catacombes !... il me croit médecin !... Ah ! pauvre bonhom-

me !... moi , médecin , quand la seule chose que j'aie étudiée à Paris depuis quatre ans , je l'ai apprise , par hasard , cet hiver... une danse nouvelle , la Polka... que Nini exécute avec une jambe... c'est elle qui me l'a montrée et je ne sais pas trop à présent comment la Polka pourrait m'apprendre la médecine... ça me parait difficile. Oh ! non , non , je ne veux pas que mon père croie ; il faut bien vite que je le désabuse... (*Courant au fond et appelant.*) Papa ! papa !... (*S'arrêtant.*) Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que je vois !... mais c'est Godinard !... un de mes Anglais !... ah ! fichtre !...

Il veut fermer la porte sur Godinard qui s'efforce d'entrer.

GODINARD, à moitié en scène.

Eh bien !... eh bien !...

STANISLAS.

Ah ! je ne te voyais pas... Comment , c'est toi , Godinard ?... mais entre donc , mon ami , entre donc.

GODINARD.

Avec plaisir... du moment où c'est possible.

STANISLAS.

Et comment diable se fait-il que je trouve ce matin , à Château-Chinon , quand avant hier , je t'ai laissé à Paris ?

GODINARD, avec intention.

C'est parce que tu m'as laissé avant-hier à Paris , que tu me trouves , ce matin , à Château-Chinon. Une ville d'une hospitalité bien peu écossaise.

STANISLAS.

Parole , je ne t'avais pas reconnu. Du reste , je sais trop ce que je te dois... 1,200 francs... je voudrais te les nier , que ça me serait impossible , exactement comme si je voulais te les payer. Mais , si en échange du service que tu m'as rendu , tu daignes accepter dans ce modeste asile paternel la table...

La table. GODINARD.

Et le vin. STANISLAS.

AIR : Romance de Teniers.

Du bourgogne exempt de mensonge,
Je t'en offre ici tous les jours.

GODINARD.

Ah ! mon cher, ton offre me plonge
Dans un océan de velours.

STANISLAS.

Je t'offre encor le blanchissage,

GODINARD.

Soit.

STANISLAS.

Le feu ,

GODINARD.

Bien.

STANISLAS.

L'eau,

GODINARD.

L'eau ? jamais !

J'aime mieux mourir au rivage
De l'océan où je plongeais.

STANISLAS.

Eh bien ! point d'eau... je te donnerai du gaz , du
gaz qui fait sauter le bouchon.

GODINARD.

Du gaz qui fait sauter ? ah ! cher ami !... Comme l'on
voit que tu as cultivé les danseuses !... fais-moi sau-
ter du champagne, et tout de suite.

STANISLAS.

Attends ! je vais appeler Jeanneton.

GODINARD, à lui-même.

Ça me fera peut-être passer le mot un peu dur que
vient de me dire Nini.

STANISLAS, *qui l'a entendu.*

Nini!...

GODINARD.

Ah ! c'est juste !... j'oubliais de te dire... elle est venue avec moi.

STANISLAS.

Avec toi ?...

GODINARD, *à part.*

Ou plutôt moi avec elle.

STANISLAS.

Nini, ici, chez mon père !...

GODINARD.

Non, non, Nini, ici, à Château-Chinon... hôtel des *Mystères de Paris*. Elle avait le projet de venir t'arracher les yeux à domicile ; mais, je lui ai démontré l'inconvenance de ce procédé un peu chourineur ; ce qui est même cause qu'elle m'a appelé imbécile.

STANISLAS.

Ah ! tu me fais plaisir !... car, je serais fâché que mon père... mais cette folle-là a donc quitté la danse ?

GODINARD.

Oui, mon cher... le chagrin de ton départ lui a subitement fait tourner les jambes vers Château-Chinon, où elle compte même s'établir, à poste fixe, à l'effet de révolutionner toute ta ville natale, en enseignant aux jeunes personnes qui sortent de pension, une Polka tout-à-fait de contrebande.

STANISLAS.

La Polka Château-Chinoise.

GODINARD.

Et tout-à-l'heure même, à l'hôtel, au moment où je croyais qu'elle allait exécuter ce pas qu'elle exécute si bien... tu sais ?... celui-ci...

Il essaie un pas.

STANISLAS, *l'arrêtant.*

Veux-tu !... veux-tu ne pas toucher à la Polka, profane !... est-ce que ça te connaît !

GODINARD.

C'est que je serais si heureux de l'apprendre... (*À lui-même.*) pour la danser avec elle.

STANISLAS, *exécutant un pas.*

Tiens ! c'est ce pas là que tu veux dire ?

GODINARD.

Oui...

STANISLAS, *de même.*

Eh bien ! regarde... voilà comme ça se travaille...
Il danse.

SCÈNE VI.

GODINARD, STANISLAS, BALANDIN, *avec sa toque ; puis, CLAUDINE.*

STANISLAS, *s'arrêtant, la jambe en l'air.*

Ciel ! mon père !

BALANDIN.

Que vois-je ? mon fils le docteur, le pied en l'air... (*S'approchant de son fils.*) Qu'est-ce que tu faisais donc là ?

STANISLAS.

Moi, mon père ?

BALANDIN.

Tu dansais, Dieu me pardonne !

STANISLAS, *embarrassé.*

Oui, au premier coup-d'œil... ça en avait l'air... n'est-ce pas?... vous l'avez cru ?

BALANDIN.

Je le crois encore... et pour un grave médecin...

STANISLAS, *à part.*

Moi, un grave... ah ! c'est juste !... j'oubliais...

GODINARD, *à part, riant.*

Lui, médecin !...

STANISLAS, *à part.*

Quelle idée !... (*Haut.*) Eh bien ! non , mon père... je ne dansais pas... mais , comme médecin, j'administrais un remède de mon invention à... monsieur... une Polka souveraine , infailible... (*A part.*) contre les engorgemens de mollet.

BALANDIN, *se retournant et saluant Godinard qui le lui rend.*

Monsieur ? .. ah ! mille pardons, je ne vous avais pas encore aperçu.

STANISLAS.

Permettez-moi de vous présenter un de mes plus illustres malades.

GODINARD.

Comment ?

STANISLAS, *bas.*

Tais-toi... (*Haut.*) Mon Anglais...

BALANDIN.

Ah ! monsieur est un Anglais ? un mylord ?

STANISLAS, *étouffant un éclat de rire.*

Hein ?... oui, oui... précisément, papa, monsieur est un Anglais ... un mylord... mylord Godinard !... (*Bas à Godinard.*) Mon père qui ne sait pas qu'à Paris nous nommons nos créanciers des Anglais.

BALANDIN, *bas à son fils.*

Il est riche, sans doute ?

STANISLAS.

Je crois bien... et désespéré de mon brusque départ, trouvant sa guérison incomplète , il est parti sur mes traces, et vient s'établir ici pour que j'acquitte la dette que j'ai contractée envers lui.

BALANDIN.

Comment ?

STANISLAS.

La dette que tout médecin contracte envers ses malades.

BALANDIN.

Ah ! pour que tu achèves de le guérir.

STANISLAS.

C'est cela même... et, à cet effet, vous allez lui faire donner la plus jolie chambre de la maison et tout ce qu'il pourra désirer. (*A Godinart.*) Que désire mylord ?

BALANDIN.

Oui, que désirez-vous, mylord ?

STANISLAS, *bas.*

Que veux-tu ?

GODINARD, *de même.*

Je meurs de faim.

BALANDIN.

Est-ce qu'il serait indisposé, ton malade ?

STANISLAS.

Il a pour le moment l'estomac...

GODINARD, *bas.*

Dans les talons...

STANISLAS, *bas.*

Je vais te le faire remonter. (*Haut.*) Et je vous prierais de lui faire servir au plus vite quelque bon potage accompagné de rôtis succulents et de vins généreux. Quatre séances de Polka ajoutées à cela et je réponds de sa ~~vie~~... (*A Claudine, qui entre.*) Pour commencer, Claudine, conduis mylord à sa chambre.

CLAUDINE.

Oui, monsieur Stanislas.

GODINARD.

Je voudrais bien aussi un peu de pâté.

BALANDIN, *étonné.*

Du pâté !

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

GODINARD.

Et du champagne.

BALANDIN, *de même.*

Du champagne ! par exemple.

STANISLAS, *bas à Godinard.*

Ah ! ça , est-ce que tu crois que pour 1,200 francs je vais te nourrir pendant un an avec du pâté et du champagne ?... (*Haut à Claudine.*) Du bourgogne , ça suffira.

BALANDIN, *bas à son fils.*

Tu es bien sûr qu'il est riche au moins et qu'il paiera ?

STANISLAS.

S'il paiera !... (*A part.*) Il a déjà payé.

ENSEMBLE.

AIR du Châlet.

STANISLAS.

Allons, n'épargne, Claudine,
Avec mylord Godinard,
Ni le feu de la cuisine.
Ni le feu de ton regard.

GODINARD.

Allons, gentille Claudine,
Je préfère, pour ma part,
Au feu de votre cuisine
Le feu de votre regard.

BALANDIN.

Allons, dépêchons, Claudine,
Conduis mylord Godinard,
Et puis, songe à ta cuisine
Pour ne pas être en retard.

CLAUDINE.

Pour moi je vois, à sa mine,
Que ce mylord Godinard
Préfère l'feu d'ma cuisine
A celui de mon regard.

(*Godinard sort précédé de Claudine.*)

SCENE VII.

BALANDIN, STANISLAS.

BALANDIN.

Enfin, nous voilà seuls !... mets-toi bien en face de moi.

STANISLAS.

Avec plaisirs, ô mon père !

BALANDIN.

Tu as été sage à Paris ?

STANISLAS.

Comme une image. Je ne bougeais pas de mon quartier... Versailles, St-Germain... l'École de Médecine.

BALANDIN.

Et tu as bien travaillé ?

STANISLAS.

J'en sue encore. Mais, pourquoi donc toutes ces questions... ô mon père ?

BALANDIN.

C'est que ton air... tes manières avaient fait naitre en moi des doutes... Non sur tes capacités; mais sur la façon dont tu administres.

STANISLAS.

Mes remèdes ?

BALANDIN.

Oui; parce que comme j'ai prévenu de ton arrivée tous les malades de la ville...

STANISLAS.

Hein ?

BALANDIN.

L'huissier Girardot, qui est sourd, et plus de 34 personnes vont venir aujourd'hui pour que tu les guérisses.

STANILLAS.

Pour que je les guérisse ?

BALANDIN.

Sans doute... Chacun se fait même une fête...

STANISLAS.

Un instant... ah ! mais, pas de bêtises... (*A part.*)
Elle serait jolie la fête... (*Haut.*) Il ne faut pas qu'ils
viennent... empêchez-les !

BALANDIN.

Comment !

STANISLAS.

Empêchez-les, je vous dis.

BALANDIN.

Tu ne veux pas les guérir ?...

STANISLAS.

Au contraire... Je ne veux pas les tuer...

BALANDIN.

Toi, un grand médecin !...

STANISLAS.

Et je ne suis pas médecin.

BALANDIN, *effaré.*

Hein !... qu'a-t-il dit ?... il n'est pas !... (*Se laissant tomber sur une chaise.*) Ah !... Ah ! je succombe !...

STANISLAS.

Eh bien !... qu'est-ce que c'est ?... au secours !...

BALANDIN.

N'appelle pas... retire-toi... laisse-moi seul à mon
désespoir...

STANISLAS, *ému.*

Il pleure !

BALANDIN.

Pas médecin !...

STANISLAS, *de même.*

Comment !... c'est ce qui vous fait ?... Oh ! pauvre
père, si je m'étais douté !... Ecoutez-moi, mon père,
mon vieux père, je vous en prie... Eh bien ! oui, j'ai
eu tort... je vous demande pardon...

BALANDIN, *sanglotant.*

J'en mourrai!

STANISLAS, *très-ému.*

Mourir ! oh ! non, non, je vous soignerai, je vous sauverai !...

BALANDIN.

Pas médecin !...

STANISLAS, *pleurant presque aux genoux de son père.*

Au contraire... médecin, médecin comme un enragé... ah ! pas médecin !... pas médecin, quand mon pauvre vieux père... oh ! que si, je le suis et à mort... à mort, médecin !...

BALANDIN, *le pressant dans ses bras.*

Tu l'es ? tu l'es ?... bien sûr ?

STANISLAS.

Eh ! oui, je suis docteur, pharmacien, vétérinaire, herboriste, ventriloque, tout, mais ne pleurez plus, ou je ne sais pas ce que je suis capable d'être encore !

BALANDIN, *transporté, se levant.*

Cher enfant... mais pourquoi donc alors m'avoir fait cette affreuse alerte ?

STANISLAS.

Pour vous surprendre plus agréablement ensuite.

BALANDIN.

Eh bien ! c'est la preuve d'un bon cœur... Mais, juge si je devais être désespéré !... apprendre cela au moment où plus de 34 personnes...

STANISLAS, *à part.*

Fichtre !... Et les larmes paternelles qui m'avaient fait oublier cette fâcheuse circonstance !... (*Haut, avec résolution.*) Mon père, je vais vous parler franchement... je suis... tout ce qu'il y a de plus docteur en médecine... c'est convenu... Mais, le jour où je pose le pied sur le sol natal, où je presse mon vieux père sur mon jeune sein de médecin, me forcer à poser des

ventouses, à mettre des compresses, et à donner des coups de lancette, c'est une tyrannie contre laquelle tout mon sang se révolte. Je n'y suis pour personne, que pour vous. Fermez les portes.

BALANDIN.

Tu les recevras donc un autre jour ?

STANISLAS.

Tous les jours... où je serai visible.

BALANDIN.

Alors, je vais leur faire dire... mais, ta cousine ?

STANISLAS.

Quelle cousine ?... pas de cousine !... je veux être tout entier aux affections de famille.

BALANDIN.

Mais, justement !... puisqu'elle est de la famille et qu'elle a une affection, cette jeune personne !...

STANISLAS.

Elle est jeune ?... c'est différent... Je lui donnerai une consultation. Est-elle jolie ?

BALANDIN.

Charmante.

STANISLAS.

Je lui donnerai deux consultations.

BALANDIN.

Cependant, j'avais bien promis à l'huissier Girardot, qui est sourd...

STANISLAS.

Un huissier !... oh ! surtout pas d'huissier. O mon père... (*A part.*) Quelque animal qui aura reçu d'un confrère de Paris l'ordre de me poursuivre.

BALANDIN.

Eh bien ! alors, je vais vite te chercher seulement ta cousine .. (*Se retournant au moment de sortir, à Stanislas.*) Tu l'es ?

STANISLAS.

A mort !... (*Balandin va sortir.*) Eh bien ! est-ce qu'on quitte ainsi son petit Stanislas ?...

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre ; Balandin sort.

SCENE VIII.

STANISLAS, GUICHONET.

Guichonet paraît à la porte du fond.

STANISLAS, *surpris.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GUICHONET, *à lui-même, après avoir regardé Stanislas un moment.*

Ce ne doit pas être lui... (*A Stanislas.*) Le docteur Stanislas, s'il vous plait ?

STANISLAS, *à lui-même, allant prendre sa canne.*

L'huissier qui est sourd, je parie ! Je vais voir !... (*Criant aux oreilles de Guichonet.*) Connais pas !

GUICHONET, *étonné.*

Plait-il ?

STANISLAS, *à lui-même.*

Quand je disais !... (*Criant plus fort.*) Connais pas, je vous dis !... (*A part.*) Quel pieu !...

GUICHONET, *à lui-même.*

Ah ! c'est cet étranger, ce jeune Anglais, son malade, dont vient de me parler Claudine, je l'ai reconnu tout de suite... Ces Anglais ont des figures !... (*Arrêtant Stanislas près d'entrer dans la chambre latérale.*) Pardon... vous avez peut-être de la peine à me comprendre... mais... (*Baragouinant.*) Jé demandé à vos lé meinherr doctor.

STANISLAS, *à part.*

Il parle allemand, c'est un juif !

GUICHONET.

Où été lé jeune médecine ?

STANISLAS, *à part.*

C'est ça, pour lui mettre la main dessus, au jeune médecin.

GUICHONET.

Lé médecine doctor?...

Il fait quelques gestes pour indiquer un médecin qui saigne et tâte le pouls.

STANISLAS.

Hein?... (*A lui-même.*) Que je lui réponde par le télégraphe?... ah! bien, attends!... (*Stanislas posant son pouce sur le bout de son nez, fait avec ses deux mains un geste populaire et moqueur, puis celui des cantonniers des chemins de fer.*) Gauche! droite!

GUICHONET, *à lui-même.*

Comment!... Quels diables de signes me fait-il là?

STANISLAS, *multipliant ses gestes et s'avancant sur Guichonet qui recule.*

Ah! le coquin!... (*A part.*) Il ne m'entend pas... mais, c'est égal, ça me soulage... (*Haut.*) Ah! le gros coquin!...

GUICHONET, *effrayé.*

Monsieur!...

STANISLAS, *de même.*

Ah! le grand coquin!... (*Redoublant de vivacité dans ses gestes et grimaces populaires et le poursuivant.*) Gros coquin! grand coquin!...

GUICHONET, *criant.*

Au secours! au feu! au feu!...

Il sort épouvanté; Stanislas rit aux éclats.

SCENE IX.

STANISLAS, BALANDIN, HYPPOLITE.

STANISLAS, *qui est tombé en riant sur une chaise.*

Ah! ah! ah! monsieur l'huissier Girardot, vous venez pour me saisir!... eh bien! c'est vous qui avez

été saisi, étonné... épouvanté... ah ! ah ! ah ! mais voici mon père qui revient sans doute avec ma cousine...

Il arrange ses cheveux devant une glace.

HYPPOLITE, *rentrant avec Balandin.*

Mon oncle, vous dites donc que votre fils le médecin est arrivé ?

BALANDIN.

C'est si vrai que le voilà.

HYPPOLITE, *à Balandin.*

Ce jeune homme ? (*A part.*) Claudine avait raison .. Il a l'air très-doux.

BALANDIN, *à Stanislas.*

Mon ami, voici la fille de ton oncle Guichonet... ta cousine Hyppolite.

STANISLAS.

Hyppolite !... mais elle est charmante... (*S'avancent vers elle, fredonnant :*) « Ah ! que j'aime mon Hyppolite. »

HYPPOLITE, *baissant les yeux.*

Vous êtes bien honnête, mon cousin.

BALANDIN.

Eh bien ! c'est elle dont je te parlais... qui a une affection...

STANISLAS.

Oh ! la jolie affection à traiter !... voulez-vous bien permettre, mon *affectionnée* cousine...

Il la baise sur une joue.

BALANDIN, *à lui-même et tout joyeux.*

Il l'embrasse !

STANISLAS, *à lui-même.*

Elle est cent fois mieux que Nini... (*Haut à Hyppolite.*) Mais j'y pense, mon intéressante malade, de quel côté êtes-vous donc... ma cousine ?

HYPPOLITE.

De deux côtés, mon cousin, par ma mère et...

STANISLAS.

De deux côtés !... et moi qui ne vous ai embrassée
que de celui-là...

Il la baise sur l'autre joue.

BALANDIN, *de même.*

Encore !... Bravo !...

HYPPOLITE, *à elle-même, émue.*AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Pour mon cousin, qu'est-ce donc que j'éprouve ?

STANISLAS, *à lui-même.*

Oh ! les deux bons, bons baisers que j'ai pris !

BALANDIN, *de même.*

Déjà sans doute à son goût il la trouve ;

Mon fils sera le meilleur des maris.

STANISLAS, *à Hyppolite.*

Vous devez être encore ma cousine,

Encore un peu, je crois... par-ci, par-là.

(Il l'embrasse de nouveau.)

HYPPOLITE.

Oui, je dois l'être encore, j'imagine.

(Reculant.)

Mais je le suis assez comme cela.

BALANDIN, *au comble de la joie et se frottant les mains.*

Ces pauvres enfans ! ça va bien ! ça va bien ! ils
s'épouseront !... (*Bruit dans la coulisse.*) Mais,
n'est-ce pas ton Anglais que j'entends ?

SCENE X.

LES MÊMES, GODINARD, CLAUDINE.

GODINARD, *à Claudine.*

Mais, je te dis que ça me regarde.

CLAUDINE.

Mais non, monsieur mylord !

GODINARD.

Mais si, que diable !

CLAUDINE.

Mais...

BALANDIN.

Encore l'Anglais ! Il aurait bien dû ne pas venir nous déranger juste au plus beau moment.

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

CLAUDINE.

C'est un petit amour de jeune homme qui ressemble à une demoiselle. Il demandait monsieur Vanitas... et monsieur mylord l'a pris tout de suite pour l'emmener...

BALANDIN, *à lui-même.*

Ah ! ça, il prend donc tout ?

GODINARD, *bas à Stanislas.*

C'est la danseuse !

STANISLAS.

Bien ! l'imprudente !... Et elle qui devait rester à l'hôtel, ne jamais venir chez mon père !...

HYPPOLITE, *à Claudine.*

Et, sais-tu son nom, à ce petit jeune homme ?

CLAUDINE.

Son nom ? il vient de me le dire... c'est... c'est Nini.

HYPPOLITE *et* BALANDIN.

Nini !

STANISLAS, *bas à Godinard.*

Je suis flambé !

GODINARD, *bas à Stanislas.*

Du tout !... Je l'ai fait monter dans ma chambre... ni vu, ni connu !

STANISLAS, *de même.*

Ah ! cher ami !... quel service !...

HYPPOLITE, *qui réfléchissait.*

Nini !... Mais c'est un nom de...

STANISLAS, *embarrassé.*

Oui, oui... Nini est un nom de... (*Vivement.*) Un nom anglais... Betzy, Molly, Nini, Londonderry...

BALANDIN.

Et Poniatowski... c'est juste...

STANISLAS.

C'est le groom de lord Godinard.

GODINARD.

Mon groom !

STANISLAS, *bas*.

Tais-toi !... est-il possible... emmène...

GODINARD, *de même*.

Tu l'abandonnes ?

STANISLAS.

Avec enthousiasme !

GODINARD.

Oh ! bonheur ! sois tranquille... J'ai un moyen...

Il lui parle *bas* à l'oreille.

STANISLAS.

Parfait !

GODINARD, *haut*.

Jeanneton ! (*Bas*.) Un air de polka sur mon piston, t'annoncera notre départ... (*Haut*.) Jeanneton !... du punch.

BALANDIN.

Du punch, à présent...

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

HYPPOLITE.

Mais quelle drôle de maladie a-t-il donc cet Anglais ?

BALANDIN.

C'est sans doute le ver solitaire ?

CLAUDINE.

Ah !... A propos de maladie, notr' mattre, il y a monsieur Guichonet qui s'est trompé de diligence.

BALANDIN.

J'en étais sûr ! Je lui avais pourtant bien expliqué

que souvent la première diligence arrivait la seconde, et...

CLAUDINE, *confidemment*.

Je l'ai trouvé presque évanoui dans sa chambre.

BALANDIN.

La fatigue de sa course, ce ne sera rien... (*A Stanislas.*) Je vais aller chercher ton oncle,

STANISLAS.

C'est cela, papa ; mais point de malades, et surtout point d'huissier Girardot.

BALANDIN, à *Claudine*.

Je suis bien aise de faire voir à Guichonet comment mon fils va s'y prendre pour guérir sa cousine.

ENSEMBLE.

Air de la Tentation.

BALANDIN.

Allons viens-t'en, Claudine.
Oui, mon fils le docteur,
Du mal de sa cousine,
Sera bientôt vainqueur.

GODINARD, à *Claudine*.

Laisse avec sa cousine
Ce généreux docteur,
Et viens dans ta cuisine
Faire un punch séducteur.

STANISLAS.

Allons de ma cousine
Interroger le cœur,
Du mal qui la domine,
Oui, je serai vainqueur.

HYPPOLITE.

Mon cousin, j'imagine,
Est un fort grand docteur ;
Mais le mal qui me mine
Est au fond de mon cœur.

CLAUDINE.

Pour guérir sa cousine
Tout cousin est docteur.
Si comme j'imagine
Le mal est dans le cœur.

SCENE XI.

HYPPOLITE, STANISLAS.

HYPPOLITE.

Eh bien ! il nous laisse seuls.

STANISLAS.

Ne dois-je pas vous donner une consultation... vous

guérir. N'ayez donc pas peur, ma charmante cousine. Je suis médecin ; mais, très-bon enfant... J'ai étudié beaucoup les affections de la femme... Je n'ai même étudié que ça... où la vôtre vous tient-elle ?

HYPPOLITE.

Partout, mon cousin.

• STANISLAS.

Partout ?... diable ! ça se complique.

HYPPOLITE, *soupirant*.

Ah ! mon cousin, vous êtes bien savant ; mais, je doute qu'il vous soit possible...

STANISLAS.

Lorsqu'il s'agit d'une cousine... que j'estime, que j'aime !...

HYPPOLITE, *à part*.

Il a l'air de dire la vérité.

STANISLAS.

Mais je n'ai pas l'habitude d'avoir du talent quand je suis debout... (*La conduisant vers un siège.*) Soyez donc assez bonne pour prendre place à côté de moi... (*Il s'assied.*) et surtout, ayez de la confiance, de la franchise, de l'abandon... (*La faisant asseoir près de lui.*) Bien !... maintenant, donnez-moi votre bras... (*Hyppolite lui tend le bras.*) Pas comme ça... donnez-moi votre bras... par la main... (*Prenant la main d'Hyppolite, il la baise.*) une main en parfaite santé. A présent, ouvrez-moi votre cœur... répondez à toutes mes questions, et ne me dissimulez aucune de vos souffrances... Quel âge avez-vous ?

HYPPOLITE.

Seize ans et demi, mon cousin.

STANISLAS.

En voilà une souffrance !... que je n'ai plus ! Seize ans et demi ! c'est l'âge que j'aime... à guérir. Avez-vous quelquefois aimé... quelqu'un ?

HYPPOLITE.

Jamais.

STANISLAS.

Vraiment !... (*A part.*) Quel bonheur !... (*Haut.*)
 Quoi !... pas un seul petit château-chinois ne vous a
 encore donné dans l'œil ?...

HYPPOLITE, *riant.*

Ah bien ! ils sont bien trop laids pour ça !... (*Tris-
 tement.*) Et puis, ce n'est pas tout, il y a encore un
 vieux que mon père veut me forcer... à épouser... un
 coutellier.

STANISLAS.

Allons donc ! allons donc ! épouser une momie, une
 lame de couteau ébréchée ! Je ne souffrirai pas... Je
 parlerai à mon oncle, à votre père... il m'estime, il
 m'aime, votre père, au moins, ça doit être, et quand
 je lui aurai dit que je connais votre mal, que j'ai un
 moyen...

HYPPOLITE.

Pour que je n'épouse pas !... Oh ! indiquez-le-moi
 bien vite, et quelque désagréable qu'il soit...

STANISLAS.

Mais il n'est pas désagréable du tout. C'est une mé-
 decine bienfaisante, âgée de vingt-cinq ans, ayant fait
 toutes ses études et parlant toutes les langues, surtout
 celle du cœur.

HYPPOLITE, *à part, avec joie.*

Serait-ce lui, et voudrait-il ?...

STANISLAS.

Hein ?... est-ce que ma médecine vous ferait l'effet
 d'une pilule !... Il faut le dire, j'en ai d'autres, plu-
 sieurs autres même, toutes excellentes contre les hu-
 meurs noires. D'abord, j'ai à vous offrir la noble et ir-
 résistible Polka.

HYPPOLITE, *très-vivement.*

La Polka ! dont toutes nos dames parlent depuis

deux jours , et dont je rêve depuis deux nuits ? Quel bonheur !

STANISLAS.

Je vous l'apprendrai... Voulez-vous que je vous l'apprenne ?

HYPPOLITE, *vivement.*

Oh ! bien volontiers !... Mais, c'est que je ne saurai pas danser comme à Paris, moi.

STANISLAS.

Ça ne fait rien... vous danserez comme à Château-Chinon... Vous y êtes... y êtes-vous ?

AIR des Farfadets.

Donnez-moi votre main,

Et de votre cousin

Suivez bien les leçons

Qu'il donne au doux bruit des chansons.

Pour commencer, il faut, vite en cadance,

Par quatre temps marquer vos mouvemens,

Aller, venir, puis avec élégance,

A mes pas vifs mêler vos pas charmans.

HYPPOLITE.

Tenez, voilà ma main.

Oui, de mon cher cousin,

Je puis suivre les leçons

Qu'il donne au doux bruit des chansons.

Me voilà prête, et si ma gaucherie

Trompe l'espoir d'un maître intelligent,

Ne riez pas de moi, je vous en prie,

C'est mon début, il faut être indulgent.

REPRISE.

Donnez-moi, etc.

Tenez, voilà, etc.

SCENE XII.

LES MÊMES, GUICHONET.

GUICHONET, *parlant à la cantonade.*

Bien, bien, je vais voir cela , cher neveu.

STANISLAS, *apercevant Guichonet, à lui-même.*

Encore l'huissier ! Ah ! bien, je vais te faire polker, toi, attends !...

Il prend le châle d'Hyppolite resté sur une chaise, en enveloppe Guichonet et l'enlève dans une valse rapide.

HYPPOLITE, *qui s'est jetée sur un fauteuil, en riant aux éclats.*

Mon Dieu ! qui donc mon cousin fait-il valser comme ça ?

SCENE XIII.

LES MÊMES, BALANDIN.

BALANDIN, *entrant.*

Arrête ! arrête ! malheureux !...

Stanislas continue malgré les efforts de son père, et l'entraîne dans une valse à trois.

BALANDIN.

Oses-tu bien faire tourner ainsi ton oncle ?

STANISLAS, *stupéfait, allant tomber sur les genoux d'Hyppolite, et se relevant aussitôt.*

Mon oncle !...

HYPPOLITE.

Ah ! qu'avez-vous fait, mon cousin ?

GUICHONET, *qui, lâché par Stanislas, s'est laissé aller sur une chaise.*

C'était lui ! Eh bien ! je l'avais reconnu.

BALANDIN, *à Stanislas.*

Oui, ton oncle Guichonet !

STANISLAS.

Le père de... Miséricorde ! moi qui croyais que c'était un huissier !...

BALANDIN, *poursuivant, à Stanislas.*

Juge !...

STANISLAS.

Il est juge ?

BALANDIN.

Non, je te disais : Juge ! juge de la position où tu

t'es mis !... Au moment où j'espérais qu'il allait te donner ta cousine en mariage...

GUICHONET, *qui s'est levé.*

Ma fille, à lui ! un fichu polisson à qui je donnerais tout au plus ma canne en mariage. Un misérable qui m'a insulté, fait des grimaces.

BALANDIN.

Des grimaces !

GUICHONET, *faisant les gestes.*

Oui, tiens, une comme ça, et une autre comme ça, et une autre comme ça.

HYPPOLITE.

Oh ! mon père, calmez-vous. Écoutez-le, je suis sûre qu'il va se disculper.

STANISLAS.

Parbleu ! je vous avais pris pour un huissier... très-sourd... l'huissier Girardot.

BALANDIN.

Girardot !... C'est ma foi vrai... tu lui ressembles par derrière.

GUICHONET.

Et quand je lui ressemblerais par devant... qu'est-ce que cela prouve ?

STANISLAS.

Rien, mon oncle, rien. Aussi, n'est-ce pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire, oncle vénéré, c'est qu'au moment où vous m'êtes apparu, je travaillais, je composais... En un mot, je me livrais à une expérience chimique et mimique pour découvrir la cause de la maladie de votre fille... unique.

HYPPOLITE.

Oui, mon père, nous cherchions ensemble...

GUICHONET.

Taisez-vous, Hyppolite. — Continuez, monsieur.

STANISLAS.

Et cette cause inconnue, mais profonde, c'était une

envie de pleurer générale , une espèce d'embêtement universel.

HYPOLITE.

Oh ! c'est bien vrai , mon père.

GUICHONET.

Silence, ma fille. — Poursuivez, docteur.

STANISLAS.

Il n'y avait pas un moment à perdre , une minute de plus et la mélancolie de ma cousine passait à l'état d'hypocondrie, de manie, de folie. (*Hypolite rit à part.*)

GUICHONET.

Enfin, mon ami...

STANISLAS.

Sa maladie était arrivée à un tel degré d'intensité, qu'elle avait résisté... même à mon tropique souverain... universel, infallible !... à la célèbre Polka !

GUICHONET.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BALANDIN.

Un remède qu'il a inventé.

STANISLAS.

Enfin, mon oncle, vous reparaissiez !... c'est-à-dire, l'huissier Girardot , et c'est alors que , par une inspiration sublime, oubliant ma gravité, mes convenances, ne considérant ni que vous êtes huissier, ni que vous êtes sourd , n'écoutant que le cri de l'humanité souffrante, je m'élançai sur vous, je vous saisis , je vous tourne, je vous retourne, et grâce aux cabrioles que je vous oblige à exécuter en présence de mon intéressante malade, je provoque en elle cette crise salutaire, cet accès de gâté folle...

HYPOLITE.

Qui m'a empêché de le devenir.

BALANDIN, *avec enthousiasme.*

Quel triomphe !

GUICHONET, à *Hyppolite*.

Tu te portes donc bien, à présent ?

HYPPOLITE, *gaiment*.

Tout-à-fait bien, mon père : je chante, je danse, je polke.

BALANDIN, *avec joie*.

Elle polke !...

STANISLAS, *prenant Hyppolite par la main*.

Voulez-vous en juger, mon oncle ?

GUICHONET.

Non, non, non.

BALANDIN, *avec intention*.

Dis donc, Guichonet... il a pris la main de ta fille.

GUICHONET.

Eh bien ! qu'il la garde.

HYPPOLITE, *avec joie*.

Oh ! papa !

STANISLAS, *embrassant sa cousine*.

Oh ! mon oncle !

BALANDIN, à *Guichonet*.

Oh ! mon ami !... (*A Stanislas*.) Oh ! mon fils !...

Ici on entend un air de piston dans la coulisse.

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BALANDIN.

Une fanfare !...

STANISLAS, à *part*.

Oh ! Godinard aurait-il réussi ?

BALANDIN, *allant au fond*.

Mais c'est ton Anglais qui s'en va !...

Ici Claudine entre et confirme la nouvelle.

STANISLAS, à *part*.

Bravo !... (*Haut*.) Oui, oui, papa... avec son groom !

BALANDIN.

Guéri !

GUICHONET. Lui aussi ?

BALANDIN.

Ah ! c'est superbe !... quelle cure !...

HYPOLITE, à part et souriant.

Comme la mienne, sans doute ?

BALANDIN.

Enfant vraiment surprenant, tu guériras tout le département.

STANISLAS.

Oui, mon père, avec la Polka.

BALANDIN.

Comment ! c'est cette Polka qui a guéri ma nièce, qui a guéri l'Anglais ?... Ah ! ça, elle me guérirait donc aussi, moi ?... de certain petit rhumatisme...

STANISLAS.

Si elle vous guérirait !... mettez-vous là, mon père. Voilà ce qu'il s'agit d'exécuter, et je vous répons après de la guérison. Vous pouvez m'en croire... (*A part.*) Je ne suis pas médecin...

Il danse avec Hyppolite.

Vers la fin, quand Stanislas et Hyppolite ont terminé leurs figures, Balandin et Guichonet, qui se sont levés comme entraînés, gagnent le fond du théâtre et dansent à leur tour, en donnant la main à Claudine placée entre eux deux.

HYPOLITE, au Public.

AIR : *Vaudeville des frères de lait.*

Je vais, messieurs, vous sembler bien hardie ;

Mais la Polka dansée ici, ce soir,

De la Polka n'est point la parodie !...

C'est la Polka que vous venez de voir,

C'est elle encor que vous venez de voir.

Je dirai plus et, quelque discutable

Que soit d'abord cette prétention,

Notre Polka seule est la véritable

Que l'on danse... à Château-Chinon ;

Elle est la seule unique et véritable,

La Polka de Château-Chinon.

FIN.